HAL
open science

Francis Galassi, Catiline, the monster of Rome, an ancient case of political assassination, Yardley, Westholme, 2014

Romain Millot

To cite this version:

Romain Millot. Francis Galassi, Catiline, the monster of Rome, an ancient case of political assassination, Yardley, Westholme, 2014. , 7, 2015, Traces de la politique, politique des traces, Encyclo. Revue de l'école doctorale 382. hal-01479929

HAL Id: hal-01479929

https://hal.science/hal-01479929v1

Submitted on 1 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

Économies

Pensée critique

Espaces

Politique

Sociétés

Pratiques sociales

Civilisations

Romain Millot

Francis Galassi, *Catiline, the monster of Rome, an ancient case of political assassination*, Yardley, Westholme, 2014

L'image de Lucius Sergius Catilina a souffert et souffre encore sans aucun doute de la longue et célèbre carrière politique de Cicéron. Au fil des discours du célèbre avocat, où reviennent sans cesse les événements de 63 a.C., le dernier des *Sergii* en vient à se transformer en un archétype du conspirateur, promis à un long avenir. C'est cette figure du conjuré sans scrupule, sanguinaire, et bien décidé à mener Rome à sa ruine que cherche à déconstruire l'économiste canadien Francis Galassi dans cet ouvrage. Dès le prologue, l'auteur annonce clairement son intention de réhabiliter le personnage de Catilina, qu'il présente comme un réformateur déterminé à rendre à Rome son équilibre des origines. Le projet est ambitieux, à la lumière des sources unanimement négatives sur Catilina dont nous disposons aujourd'hui.

C'est donc un ouvrage engagé que nous offre l'économiste américain, qui introduit son propos en critiquant le choix de Spartacus comme symbole du mouvement de Rosa Luxembourg, et en détaillant les étapes de sa transformation en icône révolutionnaire jusqu'à aujourd'hui. Le « vrai révolutionnaire » de Rome, ce n'était pas le Thrace, mais bien Catilina, condamné à l'opprobre à travers les âges après avoir été stoppé par les riches aristocrates et sali par Cicéron.

L'ouvrage prend la forme d'une biographie classique de Catilina, divisée en 13 chapitres.

Les deux premiers, « Rome, 100 BC » et « The Government of Rome », se présentent comme un rappel historique de l'état de la société et des institutions romaines au début du premier siècle avant notre ère. L'auteur y souligne notamment les problèmes d'endettement, la division entre les riches possédants et une masse appauvrie, de plus en plus profonde après l'échec des Gracques. Le tableau général du gouvernement de Rome insiste sur la manière dont sont perverties les

assemblées et les magistratures. L'auteur, s'il vise sans conteste et avec succès à donner un aperçu global de la Rome de la fin de la République pour rendre son propos accessible à un large public, prend plaisir à souligner dans son développement les aspects propres à étonner, à choquer. L'ensemble donne donc une lecture plaisante, mais une argumentation qui, si elle n'est jamais vraiment fausse, peut parfois sembler assez caricaturale. On regrettera aussi que F. Galassi tombe dans certains « pièges », en relayant plusieurs idées reçues, comme le sel répandu à Carthage, en décrivant les hommes nouveaux comme issus d'une « provincial middle class », ou encore lorsqu'il fait de la fonction d'avocat une profession rétribuée (p. 24), alors même que la *lex Cincia* interdisait aux orateurs de se faire payer un salaire.

Les chapitres 3 « Catiline, Soldier » et 4 « After Sulla » retracent le parcours militaire puis politique de Catilina, de son enrôlement dans l'armée de Strabo lors de la guerre des *Socii,* à sa propréture d'Afrique en 67. Sylla, ses ambitions, ses campagnes, ses proscriptions et ses réformes dominent un récit où Catilina n'apparait qu'épisodiquement. Il peut sembler dommage que l'auteur se borne à décrire les proscriptions comme un bain de sang (p. 45), sans prendre en compte la thèse de F. Hinard sur l'utilité de ces listes pour imposer une limite légale à la violence. F. Galassi déconstruit, en outre, l'accusation du meurtre de Gratidianus portée en 64 par Cicéron contre Catilina, incrimination qui marque le début de la légende noire du personnage. Il est toutefois douteux que Catilina ait été, à cette occasion, parmi les officiers de Sylla, un des seuls qui aurait tué froidement et sans volonté de s'enrichir. L'absence de fortune ne signifie pas l'absence du crime, et l'opposition avec les motivations de l'engagement de Crassus dans les massacres au début du chapitre 4 (les valeurs pour l'un, la cupidité pour l'autre) nous semble quelque peu hasardeuse. Puis vient le *cursus honorum*, qui débute en 78 par la questure. L'auteur fait intervenir Crassus de manière déterminante dans la carrière politique de Catilina. Si, selon l'hypothèse bien connue, celui-ci finance ses campagnes, il lui aurait aussi apporté son soutien lors de son procès de 73, et serait peut-être intervenu pour empêcher sa radiation du Sénat.

Le chapitre 5, « Cicero » constitue une digression sur la vie de Cicéron, dont F. Galassi, fidèle à son projet de réhabilitation de Catilina, dresse un portrait où dominent les aspects les plus négatifs de l'Arpinate : lâche, il aime s'écouter parler, et cherche, durant toute son existence à vouloir montrer qu'il est plus sénateur que les sénateurs, plus Romain que les Romains. Il ne manque, au cours de sa carrière, aucune occasion de se vanter d'avoir sauvé Rome de Catilina, au point

d'en être ridicule. La fin de sa vie n'est envisagée qu'au prisme de ses échecs. L'auteur, malgré quelques concessions aux qualités oratoires de l'avocat, ne semble donc pas porter Cicéron dans son cœur. Mais peut-être peint-il ici à dessein un portrait peu flatteur de Cicéron pour renforcer son plaidoyer en faveur de Catilina. Ironiquement, l'Arpinate lui-même ne reculait pas devant cette astuce ; le discours du *Pro Murena* témoigne encore de son peu de scrupule à écorcher ses amis devant les juges pour servir son argumentation. Un tel procédé tourné aujourd'hui contre le brillant avocat ne serait alors qu'un juste renversement des choses.

Le principal antagoniste présenté, F. Galassi revient à Catilina dans le chapitre 6 « Catiline on Trial », qui relate les péripéties de son procès avorté, pour concussion, à son retour d'Afrique. Celui-ci constitue un désastre politique pour Catilina, puisqu'il l'empêche de se présenter au consulat en 66 et en 65. Désormais, les aristocrates font barrage à la candidature de Catilina, soupçonné d'être l'homme de Crassus, qui se rapproche alors des *populares*. Pour l'auteur, Catilina est d'autant plus dangereux qu'il est homme « qui dit ce qu'il pense et qui fait ce qu'il dit » dans un monde de fourbes (« *said what he thought and did what he said* » d'après la formule de Massimo Fini, p. 83). Catilina passe donc du rang des conservateurs à celui des *populares*, et F. Galassi s'interroge, à juste titre, sur ce changement. Mais les hypothèses avancées surprennent : Catilina aurait découvert la pauvreté en Afrique, ou bien sa femme lui aurait ouvert les yeux, ou encore il agirait par dégoût des hommes de sa classe se prostituant pour de l'argent et du pouvoir. Il est difficile de ne pas voir ici autant de clichés, notamment en ce qui concerne la province d'Afrique, qui est fort loin d'être, à cette époque, d'une « effroyable pauvreté » (p. 85).

Le chapitre 7 « The election of 66 BC » s'intéresse à ce que l'on a pris l'habitude d'appeler première conjuration de Catilina, ou conjuration de Crassus, projet présenté par l'auteur comme mal pensé et voué à l'échec. L'existence même de l'événement, qui fait pourtant l'objet d'un ardent débat parmi les chercheurs, n'est pas remise en question. F. Galassi s'interroge plutôt sur les raisons de la participation de Catilina à cette intrigue, et imagine que les conjurés auraient peut-être volontairement envoyé le dernier des *Sergii* dans une mission suicide, considérant qu'il était une sorte de fanatique difficile à contrôler, hypothèse intéressante, mais totalement invérifiable.

Les chapitres 8 « Political Intrigue » et 9 « Enter Cato » sont consacrés à l'année 64 et au début de l'année 63, qui précèdent la conjuration. En 64, Catilina se présente comme un aristocrate défendant

les intérêts du peuple pour le peuple et expose sa fameuse métaphore des deux corps, rappelée par Cicéron dans le *Pro Murena* : « il y avait deux corps dans la république, l'un faible avec une tête plus faible encore, l'autre plein de force, mais manquant de tête. Quant à lui, il avait reçu trop de bienfaits de ce dernier, pour ne pas lui servir de tête aussi longtemps qu'il vivrait. » Cicéron, soutenu par les aristocrates, entame alors une campagne de dénigrement et passe un accord avec Caius Antonius Hybrida pour finalement faire échouer son rival. F. Galassi suppose que Catilina fut abattu par le résultat, surpris par un accord entre *populares* et *optimates*. C'est faire de Catilina un personnage bien naïf, alors qu'il a déjà mené plusieurs campagnes électorales et sait, pour l'avoir pratiqué lui-même, que chaque homme politique romain est susceptible de changer de parti ou de se laisser corrompre. On touche ici à l'une des faiblesses du livre, celle de faire de Catilina un personnage finalement idéalisé, un révolutionnaire à l'esprit manichéen (avant l'heure), sans véritable profondeur. Suite à ces revers, aggravés par les attaques indirectes de César, qui minent sa crédibilité auprès d'une partie des *populares*, Catilina commence à ourdir son projet de renverser l'édifice. Celui-ci passe par les *tabulae novae*, que l'auteur rapproche, à raison nous semble-t-il, de la *Lex Servilia* sur la redistribution des terres. Mais il écarte étonnamment l'hypothèse des accents très « césariens » de cette loi, qui fait pourtant presque l'unanimité dans l'historiographie. César n'aurait, selon lui, jamais attaqué les intérêts de la main qui le nourrissait - Crassus - et, comme héritier autoproclamé du programme de Marius, il n'aurait jamais défendu une mesure profitant aux vétérans syllaniens. Ardemment combattu par Cicéron et jamais soumis au vote, ce projet permet toutefois à Catilina de s'attirer le soutien des paysans qui se rendent nombreux à Rome pour appuyer sa candidature au consulat pour 62. Toutefois, Cicéron fait repousser l'élection, et les paysans, en pleine période de récolte, doivent rentrer chez eux. Cette manœuvre coûte à Catilina le consulat, une fois encore. F. Galassi propose alors une surprenante interprétation : il avance que cet échec, puis l'acquittement de Murena, constituent les deux facteurs qui auraient achevé de révéler au grand jour le jeu de l'élite sénatoriale à l'encontre de Catilina, et aurait résolu le dernier des *Sergii* à basculer dans l'illégalité. Or, il est bien admis que le procès de Murena n'a lieu que dans la deuxième quinzaine de novembre 63, soit après le discours de la seconde *Catilinaire*. La conjuration est alors découverte, et Catilina a quitté Rome pour rejoindre les armées de Manlius. Sa conversion révolutionnaire s'est donc opérée depuis longtemps.

La conjuration arrive enfin, au chapitre 10 « The Catilina

Conspiracy ». Au sein d'un récit assez classique des événements, plusieurs arguments méritent d'être discutés. Tout d'abord la présentation des membres de la conjuration. Prétendre, comme le fait l'auteur, que parmi les pauvres, seuls ceux que la vie d'oisiveté et les libéralités des riches n'avaient pas corrompus se joignirent au mouvement (p. 119) est pour le moins caricatural. De même, il semble un peu léger de présenter l'engagement des jeunes aristocrates comme issu d'un idéalisme ou d'un sens de l'aventure (p. 120). Enfin, l'idée de l'engagement des femmes des classes supérieures dans la conspiration est à nuancer. La subversion féminine est en effet un stéréotype, largement utilisé dans les récits de conjuration, qui prend ses racines dans l'affaire des Bacchanales de 186 a.C. Enfin, si l'association entre femmes scandaleuses et femmes étrusques est sans conteste fondée dans la littérature latine, il nous semble toutefois hasardeux de la lier à l'implication de l'Étrurie dans la conjuration (p. 124). Plus loin, F. Galassi s'étonne que Catilina n'ait pas démasqué Quintus Curius comme auteur de la fuite fatale à la conjuration. Pour lui, Curius semble être le seul coupable possible, du fait de son profil douteux (p. 133). Cette vision ne prend pas en compte la réalité des profils des compagnons de Catilina, dont les mœurs, même si l'on tient compte des nuances indispensables à apporter aux récits de Cicéron et Salluste, étaient loin d'être toutes irréprochables, ou même le fait que des esclaves aient pu trahir les secrets de leurs maîtres, comme ce fut le cas pour de nombreuses autres conspirations (comme celle de 509 a.C. pour le rétablissement des Tarquins, dénoncée par Vindicius, qui semble l'événement fondateur d'un véritable *topos* littéraire).

Les trois derniers chapitres « The Movement Unravels », « The Sentence » et « A Private Position of Honor » reprennent le récit de Salluste sans apporter d'élément innovant, ni d'hypothèse originale. L'auteur semble avoir fini de démontrer qui était vraiment, à son sens, Catilina, et ne paraît pas vouloir s'étendre plus longuement sur la fin de son héros. De même, là où était attendue une synthèse sur les arguments avancés en vue de réhabiliter Catilina, l'épilogue d'une demi-page signale simplement l'existence d'une « place Catilina » à Cutigliano dans la montagne surplombant Pistoia.

L'ouvrage se complète d'un rappel utile sur les *tria nomina*, moyen habile de présenter la famille du personnage et d'un point géographique sur l'Italie du premier siècle a.C. Les notes de fin d'ouvrage apparaissent quelque peu déroutantes, dans la mesure où aucun indice dans le texte ne signale leur présence au lecteur. La bibliographie enfin, volontairement non exhaustive, est complétée d'un point intéressant, mais très succinct, sur la place de Catilina dans les œuvres de fiction.

Au bout du compte, F. Galassi propose un ouvrage distrayant, qui a le mérite de faire connaitre au grand public non seulement le personnage, mais également le cadre politique et social de la Rome du premier siècle avant notre ère. Il peine toutefois à convaincre quant à son objectif initial. Catilina apparaît comme un personnage rigide, attaché de manière viscérale à l'honneur de l'aristocratie et des *Sergii*, avant de basculer dans une défense idéaliste et obstinée des intérêts du peuple, qui semble loin du pragmatisme qui caractérise la politique romaine. Transformant le noir en blanc, sans passer par le gris, F. Galassi propose donc une vision partisane et idéalisée de la conjuration de Catilina, qui prend à rebours tous les jugements des Anciens. Le projet de Catilina apparaît dès lors comme un combat pour l'intégrité morale, comparable à la conspiration des officiers allemands contre Hitler le 20 juin 1944 (p. 125). Mais derrière ce parallèle provocateur, n'y a-t-il pas une volonté louable de renouveler le débat sur ce personnage trop souvent cantonné à son rôle de perdant de l'histoire et de faire-valoir de Cicéron ?

université PARIS DIDEROT PARIS 7

Encyclo

Revue de l'École doctorale ED 382

USPC Université Sorbonne Paris Cité

DOSSIER THÉMATIQUE : TRACES DE LA POLITIQUE, POLITIQUE DES TRACES

Kevin EYBERT, Rémi ZANNI
Traces de la politique, politique des traces

Jean-Philippe TONNEAU
« L'avocat militant » au prisme des traces politique et professionnelle

Thomas GWILLIM
La trace à l'épreuve d'un changement de paradigme : de l'« archéologie de la modernité » à l'histoire-simulacre

Rémi ROUGE
Foucault et les politiques du récit : les traces de l'infâme

Mathieu CORTEEL
Prospecter et punir : étude critique des logiciels Blue Crush et PredPol

Mira YOUNES
Inscrire l'inestimable. Linéaments d'une recherche-action avec des travailleuses domestiques migrantes à Beyrouth

Cléo COLLOMB
Une politique des traces numériques est-elle possible ?

Rémi ZANNI
Que reste-t-il de nos aînés ? Tentative de définition, à partir de la pensée arendtienne, de ce que nous faisons politiquement lorsque nous laissons ou suivons les traces et les marques de ceux et celles qui ne sont plus tout à fait

VARIA

Julia MARTINS
Les livres des secrets imprimés et traduits en Europe : la circulation des secrets italiens entre 1555 et 1560

RÉSUMÉS DE THÈSE

Camille GOURDEAU
L'intégration des étrangers sous injonction. Genèse et mise en œuvre du contrat d'accueil et d'intégration

Hoang Anh NGUYEN TRINH
Une électricité soutenable pour le Vietnam : une transition vers une économie à bas carbone

Jacques Bernard SADON
Les Juifs d'Algérie sous Vichy. Le sort réservé aux enfants de l'enseignement primaire et secondaire. La mise en place de l'enseignement privé juif

COMPTE RENDU DE LECTURE

Francis GALASSI
Catiline, The Monster of Rome, An Ancient Case of Political Assassination, Yardley, Westholme, 2014. (Romain MILLOT)

Pilar GONZÁLEZ BERNALDO et Liliane HILAIRE-PÉREZ (dir.)
Les savoirs-mondes. Mobilités et circulations des savoirs depuis le Moyen Âge, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015. (Elena SMIRNOVA)

RÉSUMÉS, MOTS CLÉS ET BIOGRAPHIES DES AUTEURS

9782744201936

Encyclo

ISSN 2266-2677
Prix TTC 15 €